

# *8 minutes et 19 secondes*

LAURE TIBERGHIE

30/06 — 23/09/2023

IMAGE  
IMATGE  
*centre  
d'art*

**EXPOSITION****AU CENTRE D'ART IMAGE/IMATGE**

DU 30 JUIN AU 23 SEPTEMBRE 2023

**VERNISSAGE****JEUDI 29 JUIN À PARTIR DE 19H**

En présence de l'artiste

**LA VISITE DU SAMEDI****SAMEDI 08 JUILLET, 05 AOÛT ET 16 SEPTEMBRE À 15H00**

Découverte sensible et ludique de l'exposition accompagné d'un atelier d'expériences d'impression et de révélation d'encre sur papier.

**VISITE D'ATELIER PHOTOGRAPHIQUE****MERCREDI 26 JUILLET À 14H00 À SALIS-DE-BÉARN**

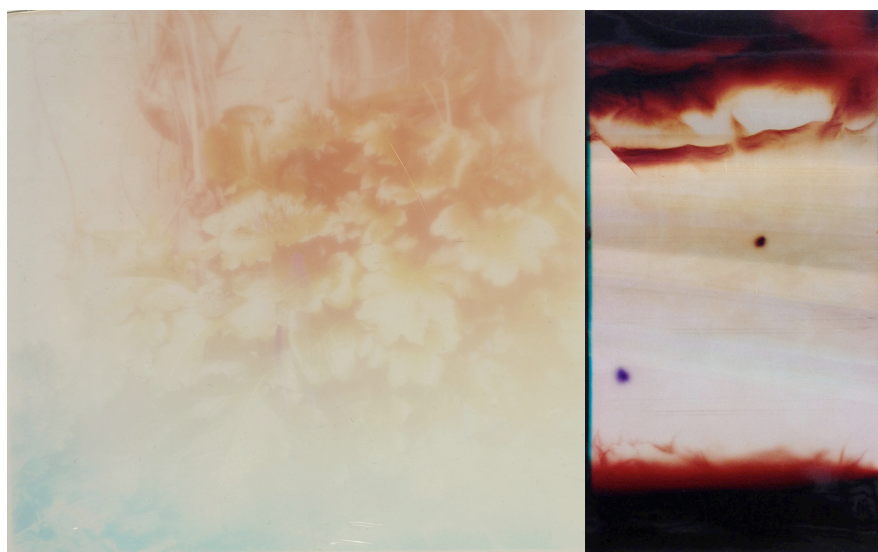
Rencontre à deux voix avec deux artistes photographes, Laure Tiberghien et Laurent Lafolie, visite de l'atelier et laboratoire photographique pour découvrir les spécificités des techniques de tirage datant des origines de la photographie à la précision des outils contemporains.

**FÊTE DE LA NUIT DES ÉTOILES****SAMEDI 12 AOÛT À PARTIR DE 20H**

Repas et performances culinaires en présence de l'artiste Lucie Malbéqui, discussions et présentation des ateliers réalisés pendant la semaine, observation des étoiles avec un astronome.

**CONFÉRENCE SUR LES MÉTÉORITES****MERCREDI 06 SEPTEMBRE À PARTIR DE 19H**

En présence de Matthieu Gounelle Professeur du Muséum d'Histoire Naturelle et chargé de conservation de la collection de météorites.

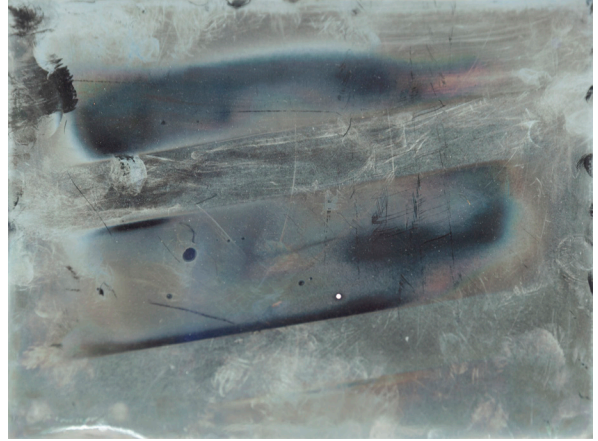
Laure Tiberghien, *Untitled*, 2018 Cibachrome print, unique, 30 x 40 cm

Le travail de Laure Tiberghien s'inscrit dans un courant de recherches sur les propriétés élémentaires de la photographie. Obtenue sans appareil, l'image advient par l'unique combinaison de la lumière, de la chimie et du temps, et résulte de longues heures passées dans la chambre noire. Il n'est pas étonnant alors que l'artiste ait choisi d'intituler son exposition *8 minutes et 19 secondes*, soit le temps nécessaire à la lumière du Soleil pour atteindre la Terre.

Laure Tiberghien poursuit ici son exploration archéologique du médium avec un nouvel ensemble d'abstractions colorées : il y est question de sels d'argents, d'effets métalliques ou pierreux, de surfaces photosensibles et de strates temporelles.



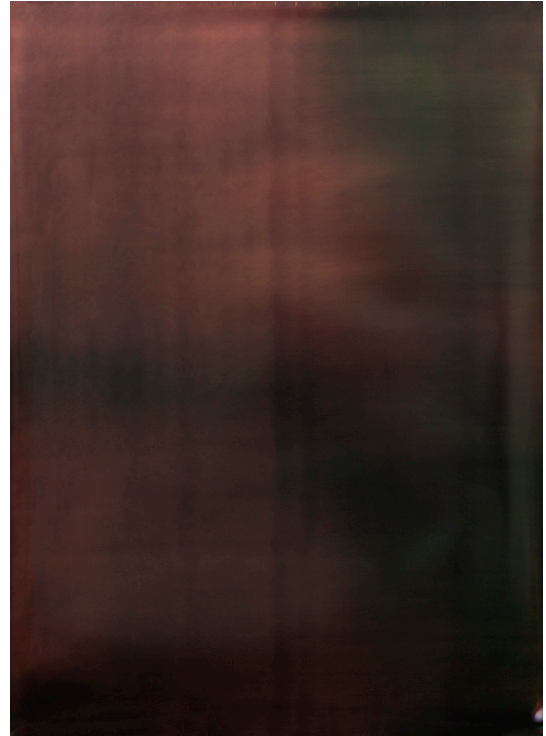
Laure Tiberghien, *499#2*, tirage chromogène, 2023



Laure Tiberghien, *Synthèse*, 2023



Laure Tiberghien, *Sans titre*,  
série Lithiques, 2023



Laure Tiberghien, *Polarisation*,  
série Affresco, 2023

# Les œuvres présentées

**Laure Tiberghien**

**Synthèse, 2023**

Papier photo brillant, 18 x 24 cm

*Synthèse* est la restitution de tous les rejets déposés au fond du bac de plusieurs papiers photographiques qui ont été exposés puis développés. Laure Tiberghien, à la manière d'une archéologue viens chercher et récupérer les traces laissées par les tirages, les sels d'argent, qui viennent créer à la surface du papier une matière irisée et un effet métallique. À la façon « d'un trou noir », *Synthèse* absorbe les dépôts de plusieurs images pour mieux les irradier.

**Laure Tiberghien**

**499#1, 2023**

Papier photo très brillant, 172 x 127 cm

**499#2, 2023**

Papier photo très brillant, 166 x 117 cm

Pour réaliser ces deux grands tirages Laure Tiberghien a souhaité s'imposer une contrainte de temps en rapport avec le titre de l'exposition *8 minutes et 19 secondes*, durée nécessaire à la lumière du Soleil pour atteindre la Terre. Chacun des deux tirages ont donc été exposés 8 minutes et 19 secondes en chambre noire à une très fine source de lumière diffuse. Paradoxalement, ce temps long de pose produit des couleurs claires. Chaque pièce est unique car elle est le résultat d'une expression chorégraphique et de gestes singuliers à chaque prise. Par ces variations Laure Tiberghien cherche à éprouver physiquement et à rendre palpable cette immatérialité du temps et de la lumière par des expériences d'insolation photographique.

**Laure Tiberghien**

**Série Affresco, 2023**

4 pièces, papier photo mat,  
105 x 73 cm

Cette série est une référence à la fresque, *affresco* qui signifie « dans le frais », dont la réalisation de la peinture murale s'opère sur

un enduit avant qu'il ne soit sec. Cette technique particulière permet aux pigments, par l'application de plusieurs couches picturales, de pénétrer dans la masse. De la même façon, Laure Tiberghien cherche à fixer le temps dans ses images et à révéler les différentes strates temporelles qui les composent. Ces couches de matières entrent en résonance avec les éléments naturels tels que le cuivre ou le bronze, ces matériaux qui tendent à disparaître, tout comme le papier photographique. L'image est conçue ici grâce aux bains chimiques avant le séchage et non plus uniquement grâce à la lumière, une analogie à la fresque où l'image se crée dans la matière humide.

**Laure Tiberghien**

**Série Lithiques, 2023**

9 pièces, papier photo métallique,  
42 x 37 cm

Inspirée par les pierres et les minéraux Laure Tiberghien nous offre, toujours dans cette tentative d'imiter la nature par l'unique combinaison de la lumière, de la chimie et du temps, une vision microscopique de cristaux. Cette série développée à l'aide de filtres de gélatine produit des couleurs très denses, et la superposition de calques transparents froissés vient texturer l'image, laissant alors l'imagination du visiteur apercevoir le veinage d'une pierre ou encore une constellation... En cherchant à explorer le spectre lumineux et à matérialiser cet invisible, Laure Tiberghien nous propose sa vision comme une surface de contact sur lequel la lumière et sa gestuelle ont déposé leur empreinte.

# Laure Tiberghien

Laure Tiberghien est née en 1992, elle vit et travaille à Paris et à Aubervilliers. Elle est diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2016. En 2017, elle est invitée par Françoise Paviot et réalise sa première exposition personnelle, *La Société Lumière*, à l'Espace Van Gogh à Arles. En 2018 elle part en résidence dans le désert d'Agafay, à La Pause Residency. Cette même année elle sera invitée par l'artiste Eric Poitevin à exposer à l'ArTsenal, le centre d'art de la ville de Dreux avec six autres artistes. En février 2019 la galerie Lumière des Roses l'invite pour une exposition personnelle. Elle est co-lauréate du prix Découverte Louis Roederer des Rencontres d'Arles en juillet 2019. A la suite de quoi elle entre dans les collections des rencontres d'Arles puis dans celles du Musée français de la Photographie.

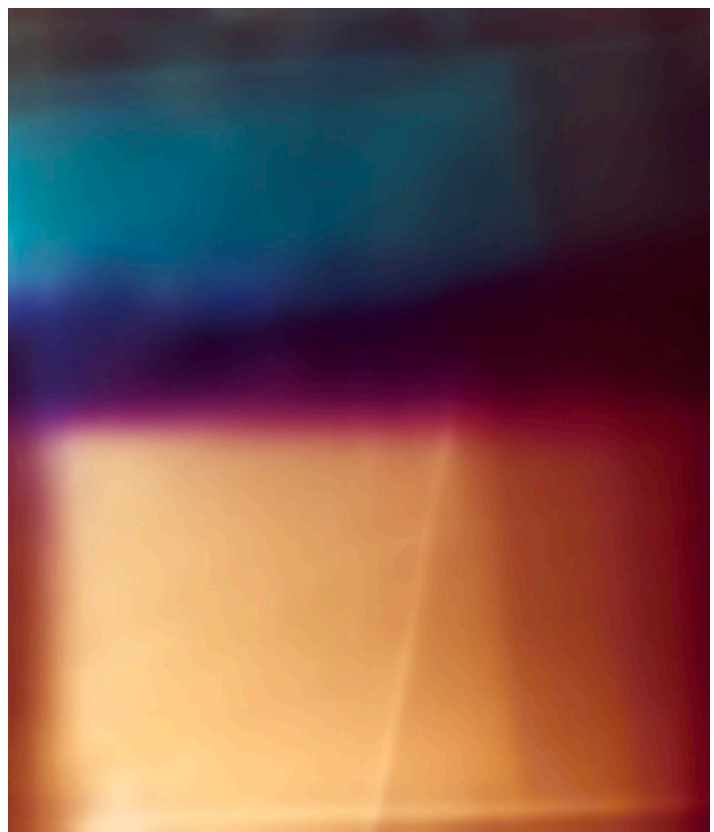
En 2020 elle participe à l'exposition du Centre Photographique d'Ile de France et du FRAC Normandie, *La photographie à l'épreuve de l'abstraction* et à l'exposition *Inventer la couleur* à l'Église des Jacobins à Agen en 2021. Le Centre Pompidou a fait l'acquisition de trois de ces œuvres cette même année. Laure Tiberghien explore les limites du médium photographique en questionnant ses deux éléments fondamentaux, la lumière et le temps. Elle travaille également l'image en mouvement en corrélation avec l'image fixe. En utilisant ces éléments, elle crée des objets photographiques ou filmiques non reproductibles et donc uniques.



Laure Tiberghien- Prix indépendant La Richardière – festival Jeune création 71ème  
© La Richardière



Vue de l'exposition de Laure Tiberghien, *Variations en un certain ordre assemblées*, galerie Lumières des roses, Montreuil, 2019



Laure Tiberghien *Filtres#11*, 2018, Analog C-Print, unique, 50 x 60 cm

# Presse (sélection)

Laure Tiberghien. Variations en un certain ordre assemblées par Sally Bonn, Revue Art-press / Dans actualité, ap web, arts visuels, 20 mars 2019

20 MARS 2019 / DANS ACTUALITÉS, AP WEB, ARTS VISUELS

## LAURE TIBERGHEN. VARIATIONS EN UN CERTAIN ORDRE ASSEMBLÉES



PAR SALLY BONN.

GALERIE LUMIÈRES DES ROSES, MONTREUIL, DU 20 FÉVRIER AU 13 AVRIL 2019.

**Entre peintres *color-field* et photographie, Laure Tiberghien travaille la couleur et les effets, voulus ou non, qui apparaissent sur la surface photosensible de ses images, se libérant à la fois du réel et de l'appareil photographique.**

« La lumière est toujours la bienvenue. » C'est ainsi que Laure Tiberghien évoque son travail de photographe ou d'artiste (l'indistinction ici tient à la désignation de l'image produite). Et elle semble l'accueillir en effet, la faire venir, la faire monter à la surface de ces photographies qui n'en sont pas tout à fait. Attentive à ces mouvements, à ces fulgurances, à ces bougés et à ce que la lumière peut produire, elle la capte et la fixe sur des papiers sans l'emprisonner complètement. Elle cherche à composer des formes sur une surface qui est sensible, c'est-à-dire qui continue à vivre, à travailler, sans doute.

C'est une photographie sans appareil photographique. Il ne s'agit pas pour Laure Tiberghien de rendre compte du réel mais d'explorer la possibilité d'inventer une image par la lumière. À l'intérieur de la chambre noire, elle fait apparaître les couleurs, des strates de couleur et de lumière, des vibrations, des fantômes du réel environnant, des images latentes qui ne se « révéleront » pas autrement que par ces couches superposées et vibratiles bleues, roses, jaunes, ou dorées, oranges, vertes, ou brunes, blanches, noires... À certains endroits de ces couches harmonieuses, une trace verticale, une masse grise : fantomatique retour du réel.

Il y a quelque chose de singulier à voir ces surfaces colorées qui, si elles évoquent un certain moment de la peinture abstraite, se situent ailleurs. Ce sont d'autres rapports de surface. Et d'autres gestes. Justement, autrement dit : de manière juste, la jeune artiste interroge différemment la question du geste artistique.

Convoquant une représentation provenant de l'abstraction américaine des peintres *color-field* (et l'on pense à Mark Rothko ou à Barnett Newman), elle en a fait disparaître le geste sans annihiler le corps et en a gardé l'idée.

Ses images sont des compositions. Travaillées en amont avec des formes, des couleurs, à l'aide de croquis dans un carnet et avec des filtres, des gélatines colorées. Les formes ainsi composées sont placées entre deux plaques de verre, d'abord dans la lumière, en négatif, avant d'être exposées, dans le labo, en positif, entre le faisceau lumineux de l'agrandisseur et le papier sensible. Tenues dans ses mains.

### TRADUIRE LA LUMIÈRE

Car c'est bien son corps qui bouge et déplace la lumière, place le papier après l'avoir choisi pour sa qualité de transparence (elle utilise des papiers cibachrome, en voie de disparition), travaille la couleur, joue des accidents et des possibles, dans une maîtrise relative mais consciente des effets. Ce qu'elle garde, ce dont elle a garde, ce sont les effets des substances photosensibles. Elle ne fixe aucune image, mais des couleurs qui traduisent la lumière. Elle compose avec cette matière immatérielle. Elle regarde l'invisible : lumière et couleur.

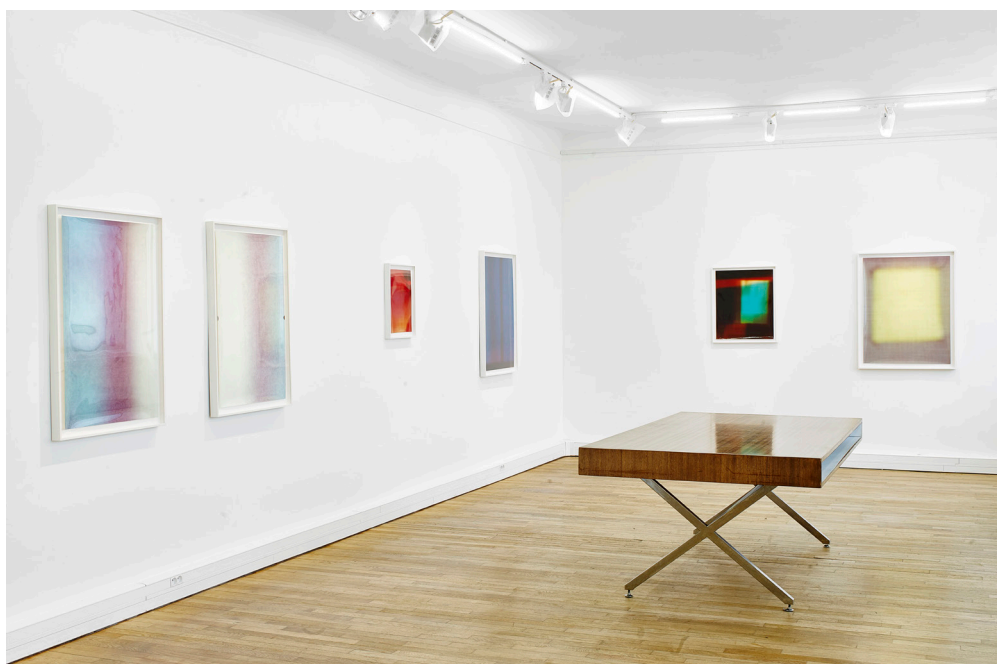
Ce qui est donné à voir, ce sont des monotypes. Par ce geste même, elle sort l'image photographique de la reproductibilité technique dans laquelle elle était enfermée, à la fois parce que l'image produite n'est pas reproductible (chacune est unique), et parce qu'elle ne se soumet pas à l'usage de la caméra, de l'appareil photographique. Elle libère ainsi le geste.

C'est un travail de recherche et d'expérimentation, celui d'une émancipation par rapport au réel, mais aussi par rapport à l'outil.

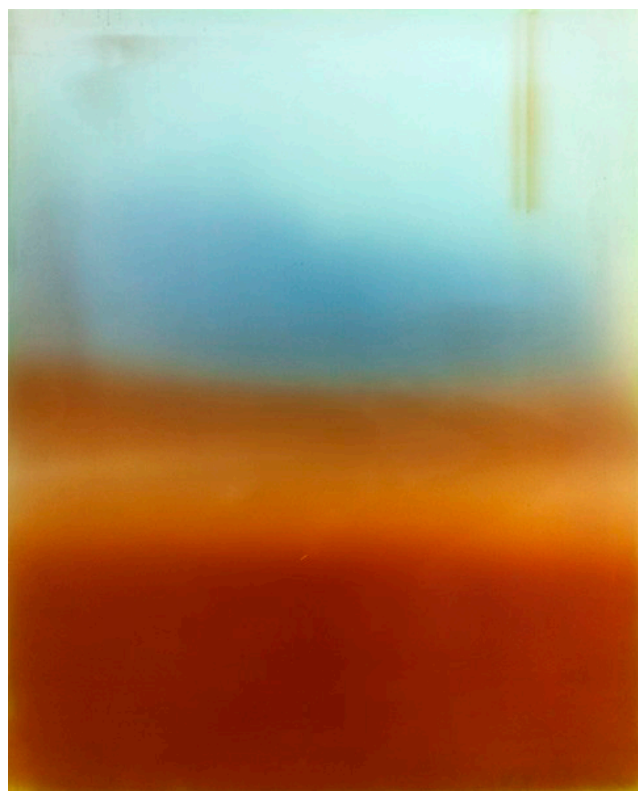
Le résultat est à voir dans l'espace de la galerie Lumière des roses à Montreuil, spécialisée dans la photographie anonyme et qui, depuis 2017, accompagne des artistes qui ont la particularité de produire des pièces uniques issues de techniques photographiques anciennes. Laure Tiberghien participe au nouveau prix Découverte des Rencontres d'Arles cette année.

Sally Bonn





Laure Tiberghien, vue de l'exposition *Variations en un certain ordre assemblées*, 2018



Laure Tiberghien. *Rayon #3*, 2018. Tirage chromogène unique. 50 x 40 cm © Laure Tiberghien, courtesy Galerie Lumière des roses

### Fuites de lumière

Plin l'Ancien raconte que Protogène désespérant de parvenir à peindre la bave d'un chien aurait jeté une éponge gorgée de peinture sur sa toile : ce jet colérique produisit par hasard l'empreinte du motif qu'il n'arrivait pas à reproduire. Un soir, Wassily Kandinsky entrant dans son atelier découvre une de ses toiles, posée de biais, dont il ne peut identifier la forme ni le sujet, qui baigne dans la « fine lumière du crépuscule ». À dater de ce moment, il dit avoir pris conscience du caractère superflu de l'objet en peinture. De manière plus systématique – suivant une loi secrète énoncée par les romantiques allemands et Novalis (« le hasard également n'est pas sans raison – il a sa régularité » écrit Novalis), les Surréalistes puisent dans le hasard « objectif » des rencontres et des expériences. Max Ernst relate l'après-midi de pluie où, fixant les lattes d'un parquet, il voit des motifs cachés que le frottement va mettre au jour. André Breton tombe nez-à-nez avec cette femme qui l'inspira, Nadja. Qui es-tu ? lui demande-t-il « Je suis l'âme errante », rétorque-t-elle.

L'on pourrait multiplier les cas singuliers de ce type où alternent préméditations du hasard – la méthode de composition musicale élaborée par John Cage à partir du Yi King chinois, *Music for Changes* – et chocs incongrus, des hasards aveugles en quelque sorte. Mais les erreurs de parcours – incidents, ratages techniques, surgissements – n'ont rien de gratuit pour un artiste, elles élargissent le champ de son expérience et l'horizon de son regard. Aussi est-il toujours précieux d'écouter un artiste parler de son travail en cours, surtout lorsque quelque chose lui échappe, fuit dans les marges, se resserre sur une mince frontière.

Laure Tiberghien œuvre dans l'obscurité de son studio pour révéler des horizons lumineux sur le papier sensible qu'elle manipule au moyen de morceaux de gélatines colorés placés devant un immense projecteur. Ayant eu l'occasion de m'entretenir avec la photographe plasticienne et d'entrer dans le secret de son studio, j'ai découvert combien le hasard était chez elle étroitement mêlé aux décisions techniques. Car elle hésite entre la maîtrise en studio (pas de prises de vue directes chez elle) et l'attention au surgissement d'événements accidentels. C'est ainsi qu'elle observe un jour le liseré vert entourant certaines de ses photographies. Ces minces lignes colorées intriguent d'emblée son regard. Qu'y a-t-il ici à voir ? Peut-on tirer de ces défauts d'expérimentations, en

l'occurrence d'erreurs de tirage et de manipulation quelque chose qui inquiète suffisamment le regard pour relancer le désir de création ?

Laure Tiberghien parle souvent de « fuites », échappées et coulures de lumière dont son travail recueille les incidences énigmatiques. Ces fuites lumineuses modifient la structure de ses aplats photographiques en introduisant, ici et là, des bandes monochromes qui préfigurent ses horizons abstraits. L'on pourrait presque entendre ses « fuites » au sens que Deleuze et Guattari ont assigné à ce terme lorsqu'ils décrivent les lignes de fuite « déterritorialisantes » qui coupent les espaces quadrillés et tracent les chemins de traverse du devenir. L'artiste entr'ouvre parfois des boîtes au fond desquelles se trouve le papier sensibilisé pour faire surgir inopinément de la lumière, issue de sources variées, lampe-torche ou écran de téléphone. De ses fuites et d'autres pratiques expérimentales, résulte tout un ensemble de photographies colorées et vibrantes, des aplats, dont la géométrie est souvent déplacée, altérée. Un certain flou – presque un *sfumato* – règne également çà et là.

Marquée par la peinture, Laure Tiberghien inscrit surtout sa pratique artistique dans l'histoire de la photographie sans appareil – les cyanotypes de la botaniste Anna Atkins, les rayogrammes de Man Ray. C'est probablement des expériences menées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le dramaturge et peintre, August Strindberg, qu'elle se sent la plus proche. Strindberg tourne vers le ciel diurne ou nocturne des plaques sensibilisées destinées à capter des particules chimiques. Ses *célestographies* sont des photographies sans lentille ni caméras, empreintes indirectes des astres et de la lumière solaire ou lunaire. Il rapporte ses fascinantes expérimentations dans ses notes de 1896 : « Une plaque Lumière, sans chambre noire, sans objectif, submergée dans le révélateur, fut exposée à la lune pendant quarante-cinq minutes. Je soulevai la plaque, l'exposai à la lumière diffuse et fixai. Le résultat : au milieu du cliché un nuage sombre avec un réseau alvéolé. » Ailleurs, ceci qui nous rapproche de la série sur le rayon lumineux que Laure Tiberghien a présenté pour la Sorbonne Art Gallery : « J'exposai une plaque Lumière, sans appareil, sans lentille, au soleil couchant, trois secondes, et l'image reçue ne ressemblait en rien à celle de la lune. Toute la plaque était couverte de petites flammes. »

Olivier Schefer

**Dossier de presse *La photographie à l'épreuve de l'abstraction*, exposition collective au CPIF, 2020**

Texte pour dossier de Presse CPIF

Laure Tiberghien

*Screen #8*, 2019

*Screen #12*, 2019

*Screen #13*, 2019

*Ciba #16*, 2019

À rebours de l'immédiateté des prises de vue numériques et de leur multiplicité infinie, Laure Tiberghien effectue un travail sur un temps long. La lumière et le papier photosensible sont ses deux outils principaux. La série *Screens* (2019) est une illustration de la part de hasard qui peut survenir au moment de la conception d'une œuvre. Elle fait suite à *Rayons* (2018) série développée à l'aide de filtres. Des papiers couleurs à développement chromogène étaient enfermés dans une boîte, où de l'air s'était légèrement infiltré, laissant sur les bords de l'image une trace de rayon vert. Dans *Screens* l'artiste a tenté de reproduire cet accident, et de recréer artificiellement cette trace autour de l'image. Les tons sombres de *Screens* s'harmonisent avec ceux présents dans *Ciba#16*. Inspirée à l'origine par les fresques de Botticelli aux couleurs effacées par le temps mais encore très puissantes, l'artiste explore ici le potentiel d'une non-couleur, le noir, pour en révéler les tons cachés. En cherchant à explorer le spectre lumineux et à matérialiser cet invisible, Laure Tiberghien accueille toute sorte de lumière et propose des images qui deviennent autant des espaces méditatifs qu'un retour à l'essence de la photographie.

Laure Tiberghien est née en 1992 à Paris où elle vit et travaille. Figure ascendante de la photographie contemporaine française, son travail a été présenté à Paris Photo, à la galerie Lumière des roses ou encore aux Rencontres d'Arles. En 2016, elle publie son premier livre d'artiste *La lumière est belle*, en référence au célèbre livre de Renger Patzsch *Le monde est beau* (1928). Site Internet de l'artiste : <https://lauretiberghien.com/>

*En passant... la couleur*

De même que l'on n'admet guère qu'une phrase s'énonce sans sujet on comprend mal qu'une photographie puisse se faire sans appareil. Nous voici prisonniers d'une grammaire qui conditionne comme souvent notre manière de voir et nous empêche de faire le pas de côté nous permettant d'inventer de nouvelles formes et de nouvelles visions.

Le travail de Laure Tiberghien s'inscrit dans un courant d'expérimentation que l'on peut faire remonter au début de l'histoire de la photographie. Mais ce qui l'intéresse avant tout c'est l'alliance de la technique et de l'esthétique et l'incidence que celle-là peut avoir sur celle-ci.

Ce qui est en jeu ici dans son travail c'est la visibilité, une préoccupation majeure qui apparente sa démarche à une sorte d'archéologie de la photographie. L'image obtenue sans appareil par la conjugaison de la chimie, de la lumière et du temps, est un révélateur du monde matériel, mettant en lumière l'épiderme des choses, non leur peau visible mais leur surface sensible.

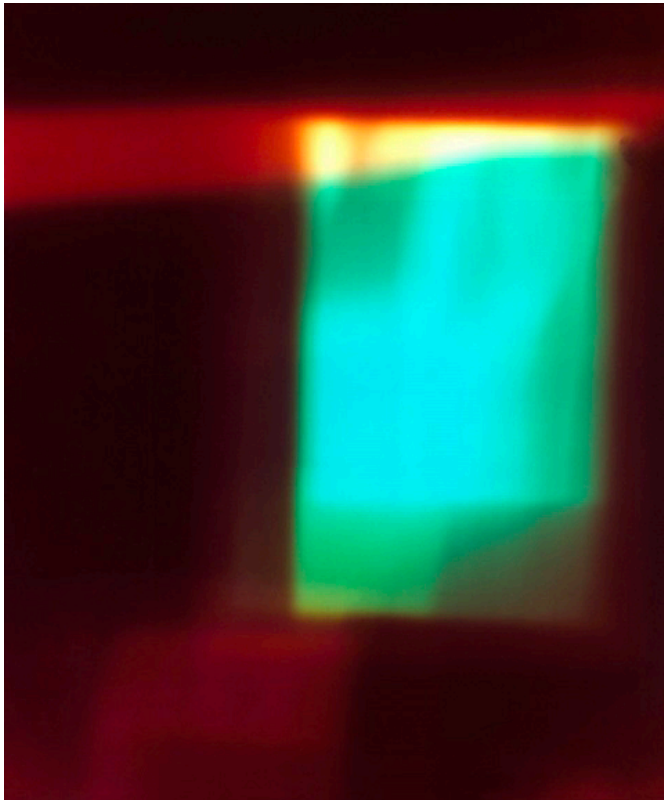
Ces images captent les transformations du visible dont Laure nous donne à comprendre le mouvement et les altérations dans une quête obstinée du réel que son langage plastique essaye de nous restituer sur un autre plan. Mais même si elle s'intéresse au hasard elle ne se laisse pas guider par lui.

En effet chaque pièce est l'objet d'une savante composition où les couleurs sont agencées après avoir été auparavant testées et disposées comme sur une palette pour obtenir les rapports de tons souhaités. Ses carnets en témoignent qui manifestent un indéniable souci de coloriste. Le choix des supports sensibles détermine aussi l'éclat des couleurs et le jeu nuancé de leur apparition. Ainsi par exemple les Cibachromes – un papier en voie de disparition puisque sa production industrielle a désormais cessé - donne ce rendu mouillé caractéristique, comme si on venait de le sortir de l'eau, produisant des couleurs très denses. Les papiers métalliques chromogènes ont de leur côté un aspect plus électrique tandis que les supports brillants classiques sont plus atténués et moins réfléchissants. Le choix du matériau est ainsi dicté par le résultat final souhaité.

Toutes ces opérations qui mènent à des pièces forcément uniques, supposent un long travail à la chambre, l'usage de filtres – découpés comme des négatifs afin d'obtenir la couleur complémentaire – et la mise en place de dispositifs qui n'ont rien de mécaniques et permettent d'obtenir une image maîtrisée sachant en même temps laisser parfois la place à l'accident possible.

Pour des peintres comme Mark Rothko et Barnett Newman, la forme abstraite s'apparente davantage au réel qu'à « l'abstraction formelle. » Et c'est vrai aussi des images de Laure qui se présentent comme une surface de contact avec notre monde sur lequel la lumière a déposé son empreinte.

Gilles A. Tiberghien



Laure Tiberghien, *Filtres#1*, 2017, Analog C-Print, unique  
50 x 60 cm



Laure Tiberghien, *Rayon#5*, 2018  
Analog C-Print, unique, 40 x 50 cm

Dans le labo-photo, adviennent les couleurs de la lumière

« Du rouge au vert tout le jaune se meurt [...]

Le beau fruit de la lumière »

Guillaume Apollinaire, « Les fenêtres » [1913],

*Calligrammes* 1918

Nathalie Boulouch, université Rennes 2 (EA 1279)

La figure épiphanique d'un arc-en-ciel photographié devant une cascade par Léon Gimpel en 1912 (ill. 1) nous le rappelle autant qu'Isaac Newton l'a démontré par son expérience du prisme : la lumière blanche est composée de couleurs. En deçà et en delà du procédé Autochrome qui nous a fait nous rencontrer au début des années 1990 au musée Albert Kahn<sup>1</sup>, l'inscription photographique des couleurs de la lumière constitue le prétexte d'écriture que je voudrais convoquer à l'adresse de Jean-Paul. Elle fait dialoguer la démarche d'une artiste contemporaine, Laure Tiberghien<sup>2</sup>, avec les expériences du XIX<sup>e</sup> siècle.

Johann Wolfgang von Goethe le notait dans l'avant-propos de son *Traité des couleurs* de 1810 : « Les couleurs manifestent comment la lumière agit<sup>3</sup> ». Dans le labo-photo, Laure Tiberghien fait agir la lumière ; pour que les couleurs se manifestent. Simplicité absolue. Produites sans appareil sur des papiers argentiques parfois périmés, ses luminographies explorent les effets infinis de la lumière jusqu'à matérialiser ses manifestations chromatiques les plus imperceptibles et inattendues. Les couleurs résultent de l'action des lumières que Laure Tiberghien manipule directement – lampe de poche, torche, téléphone portable etc. – ou à travers la matière de gélatines colorées.

---

<sup>1</sup> Tandis que Jean-Paul était responsable du laboratoire photographique du musée départemental Albert Kahn à Boulogne-Billancourt, Bertrand Lavedrine et moi préparions chacun une thèse sur l'Autochrome que nous avons soutenue à quelques semaines d'intervalle en 1994. À l'image des trois couleurs composant l'écran trichrome de notre objet de recherche commun, nous formions ainsi une triade de chercheurs français sur ce procédé.

<sup>2</sup> Née en 1991, Laure Tiberghien est diplômée de l'École des Beaux-Arts de Paris. En 2016, l'installation de ses travaux pour l'obtention du Diplôme National Supérieur d'Arts Plastiques avait pour titre « La Société Lumière ». En 2019, elle a été lauréate du Prix Découverte Louis Roederer des Rencontres de la photographie à Arles.

<sup>3</sup> Johann Wolfgang von Goethe, *Traité des couleurs*, Paris, Éditions du Centre Triade, 1980, p. 71.

La perception fugitive des couleurs est associée tant à la lumière qu'à l'obscurité. Et dans l'obscurité du laboratoire photographique, les couleurs expriment leur destin éphémère sur la surface sensible du papier. Sensible comme une peau l'est à la caresse du soleil. Chaleur des jaunes, froideur des bleus. Le papier photo est le lieu d'inscription, le témoin d'un événement lumineux non reproductible. Non reproductible, mais préparé. L'image enregistrée, unique, est celle de la captation d'une existence éphémère produite par la conjonction d'une préméditation procédurale et d'un hasard convoqué avec méthode. Car l'aléa de la chimie et de la lumière est accepté d'emblée autant que les marques de manipulations ou les accidents de surface sont partie intégrante de l'image.

Poétique de la manipulation des flux lumineux. De même qu'un son possède son timbre, son intensité, chaque couleur manifeste sa tonalité, sa saturation. Le temps d'insolation se transmue en variations chromatiques. Le flux immatériel de lumière se matérialise à la rencontre du papier qui lui offre un écran d'inscription. Chaque papier est choisi pour ses qualités et son rendu de surface particulier (métallique, brillant etc.). Il devient le dépositaire de l'activité lumineuse. Ces substrats photosensibles enregistrent les teintes autant qu'ils les produisent. Parfois, la matérialité du support introduit même ses propres potentialités plastiques, à l'instar de ce vert d'eau faisant lisière et cadre à la suite de l'oxydation ancienne des bords du papier par de l'air entré accidentellement dans la boîte. (ill. 2)

Dans son rapport très intime au papier, la lumière fait surface. Elle prend forme. Les rectangles, aplats monochromes, les bandes horizontales ou, plus récemment, verticales, les effets de cadre et d'écran se sont imposés comme des éléments du vocabulaire plastique de la photographie. Si l'organisation des formes fait peu de cas d'un quelconque ordre des couleurs, elle en retrouve parfois les lois. Transparence et opacité, saturation des couleurs, transition des demi-teintes, juxtapositions régies par un principe de complémentarité ou de contrastes telles l'action centrifuge du rouge (couleur chthonienne) et la réaction centripète du bleu (couleur uranienne), organisent la richesse des déclinaisons chromatiques.

Par leur mode procédural, les images fabriquées par Laure Tiberghien renouent avec les origines de la photographie des couleurs. Elles combinent deux approches : celle d'un enregistrement direct initié par les travaux d'Edmond Becquerel et celle, indirecte, imaginée par Louis Ducos du Hauron et Charles Cros. En effet, les luminographies s'inscrivent dans la logique de « reproduire les nuances des rayons lumineux actifs<sup>4</sup> » tandis que l'usage de filtres

---

<sup>4</sup> Edmond Becquerel, *La Lumière, ses causes, ses effets* (tome 2), Paris, Firmin Didot, 1868, p. 218. Ces travaux sur les propriétés du sous-chlorure d'argent violet soumis à l'action de la lumière ont permis, en 1848, l'enregistrement du spectre solaire.



colorés étend le principe selon lequel « les lumières élémentaires [...], par leurs mélanges, produisent toutes les espèces de teintes<sup>5</sup> ».

Laure Tiberghien semble librement reprendre à son compte l'ambition des inventeurs de « peindre avec la lumière<sup>6</sup> ». Si les surfaces monochromes produites par l'assemblage de filtres colorés manipulés dans le laboratoire rencontrent le langage formel de l'abstraction américaine du *Colorfield* (celle de Mark Rothko en particulier), le dialogue avec la peinture n'est pourtant pas ce qui oriente au premier chef sa pratique. Son choix des procédés argentiques n'est pas davantage à interpréter comme une nostalgie affichée ou une réflexion sur l'ontologie du médium à l'ère de sa présence numérique. Sa démarche se situe du côté d'une recherche expérimentale où la photographie s'est imposée comme le moyen le plus à même d'explorer et de rendre visible, en un acte proche de la performance dans l'obscurité du laboratoire, la rencontre organisée de la lumière avec un support photosensible : pour faire advenir des surfaces colorées.

Ainsi retrouve-t-elle ce qu'est la photographie des couleurs, dans son existence la plus modeste, la plus essentielle et la plus poétique : le beau fruit de la lumière<sup>7</sup>. Laure Tiberghien le cueille, avec sensibilité.

---

<sup>5</sup> Charles Cros, « Sur la classification des couleurs et sur les moyens de reproduire les apparences colorées par trois clichés photographiques spéciaux » [Note adressée à l'Académie des sciences le 23 décembre 1878], in Louis Forestier, Pierre-Olivier Walzer (éd.), *Charles Cros. Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1970, coll. La Pléiade, p. 583. Cros précise que les lumières élémentaires sont la lumière verte, violette et orangée.

<sup>6</sup> Edmond Becquerel, *La Lumière, ses causes, ses effets* (tome 2), Paris, Firmin Didot, 1868, p. 218. Pour sa part, Louis Ducos du Hauron proposera de « forcer le soleil à peindre avec des couleurs toutes faites qu'on lui présente » : Louis Ducos du Hauron, *Les Couleurs en photographie : solution du problème*, Paris, Marion, 1869, p. 5.

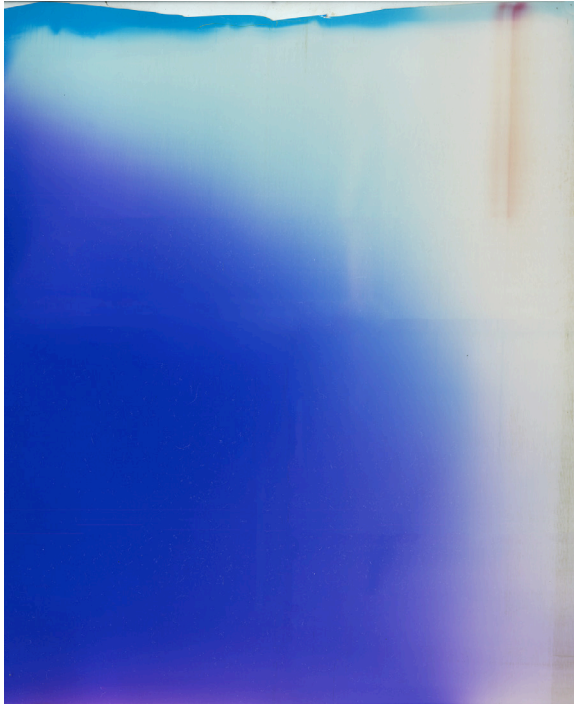
<sup>7</sup> Pour reprendre le vers d'Apollinaire.

## Texte pour APPROCHE

Laure Tiberghien est une exploratrice. Dans l'obscurité de son laboratoire, elle explore l'étendue des possibilités qu'offre la surface sensible des papiers photographiques argentiques. Elle pratique une photographie sans appareil photo qui n'est pas sans rappeler l'esprit d'invention qui animait les premières décennies de la photographie. Mais rien à voir avec une expérience mélancolique du médium. Inspirée par la photographie scientifique, sa démarche plastique se rapproche plutôt de celle d'un alchimiste. « *Ce qui m'intéresse, c'est de représenter des choses invisibles qui ne peuvent apparaître qu'en utilisant les matériaux de la photographie* ». Au fil de ses expérimentations, elle s'est ainsi libérée de la contrainte du sujet pour revenir à l'outil photographique le plus simple, l'image dans sa matérialité même. Ce qu'elle fixe, sans l'emprisonner, c'est l'enregistrement de l'action directe de rayons lumineux sur une surface sensible.

Ses images, elle les fabrique de toutes pièces dans la chambre noire en faisant apparaître des strates de couleur et de lumière qui créent des formes harmonieuses souvent traversées de fulgurances comme une ligne verticale ou une masse ombreuse. Variations, Suites... chaque photographie affirme sa singularité tout en tissant des liens subtils avec les suivantes. De ce dialogue sensible émane un univers de vibrations colorées qui donne la sensation que la surface des images vacille, palpite.

Devant ces photographies, on songe à la peinture abstraite pour laquelle la photographe ne cache pas son intérêt mais elle réfute la comparaison qui ferait d'elle une peintre de la lumière. Ses images sont des compositions dont les formes et les couleurs sont minutieusement pensées et consignées dans des carnets de croquis en amont du travail de laboratoire. Pour le reste, le travail de la lumière (qu'on ne contrôle pas comme un peintre maîtrise sa palette de couleurs), la part d'aléatoire (qu'elle accueille volontiers), le choix du papier (cibachrome ou chromogène, selon le rendu attendu) font de sa pratique un geste purement photographique. Il en résulte des images forcément uniques ; *c'est comme un rêve*, dit-elle, *un rêve n'est pas reproductible*. Et lorsque Laure Tiberghien ajoute pour finir : « *la lumière est toujours la bienvenue* », on pressent qu'elle n'a pas fini de jouer avec cette lumière dont elle a fait l'outil et le motif principal de son écriture plastique, tout autant que la matière de ses rêves.



Laure Tiberghien, *Blue*, 2018,  
Analog C-Print, unique, 30 x 40 cm



Laure Tiberghien, *Arles 2019 Ground Control*, Courtesy l'artiste et la galerie  
Lumières des Roses

# IMAGE/IMATGE

## *centre d'art*

Situé au cœur du département des Pyrénées-Atlantiques dans la ville d'Orthez, le centre d'art image/imatge est dédié à la promotion et à la diffusion de l'image contemporaine. Outre la photographie, qui tient une place prépondérante dans sa programmation artistique, son champ d'action explore les différents formats de l'image dans la création actuelle que ce soit la vidéo, le multimédia, l'installation ou encore le graphisme.

Implanté dans un tout nouvel espace de 250m<sup>2</sup> depuis fin 2013, le centre d'art propose toute l'année des expositions auxquelles sont associés des événements et des actions de médiation destinés à sensibiliser un large public. Son soutien à la création contemporaine passe évidemment par un travail mené avec les artistes, émergents ou reconnus, via la production d'œuvres et d'éditions ou parfois en les accueillant en résidence sur le territoire.

### **Direction**

Cécile Archambeaud

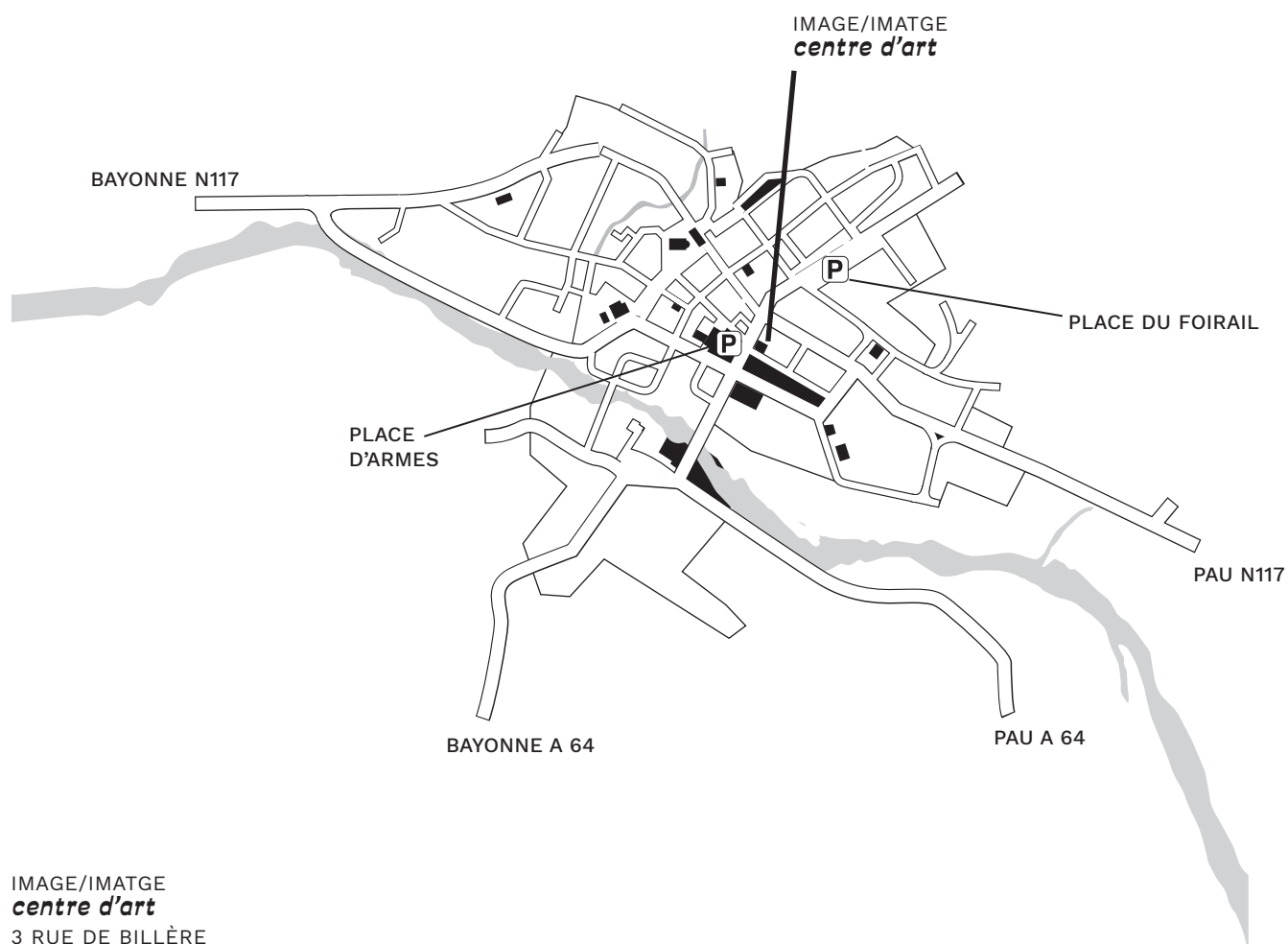
### **Médiation culturelle, accueil du public**

Adeline Maura

### **Régie**

Gaël Guédon

image/imatge reçoit le soutien du Ministère de la culture - DRAC Nouvelle-Aquitaine, du Conseil régional Nouvelle-Aquitaine, du Conseil départemental des Pyrénées-Atlantiques et de la ville d'Orthez. Membre du réseau d.c.a/ association française de développement des centres d'art, de DIAGONAL, réseau photographie en France et de astre, réseau arts plastiques et visuels en Nouvelle-Aquitaine.



IMAGE/IMATGE  
**centre d'art**  
3 RUE DE BILLÈRE  
64300 ORTHEZ  
05 59 69 41 12  
INFO@IMAGE-IMATGE.ORG  
IMAGE-IMATGE.ORG

ENTRÉE LIBRE ET GRATUITE  
MARDI - SAMEDI / 14H - 18H30  
MERCREDI DE 10H - 12H ET 14H - 18H30  
FERMÉ LUNDI, JEUDI ET LES JOURS FÉRIÉS

IMAGE  
IMATGE  
*centre  
d'art*